



## La chronique

Sylvain Tesson

# Un théâtre en campagne

Si Flaubert revenait traverser le pays de Loire aujourd'hui, il devrait intituler « Par les ZUP et par les ZAC » le récit du voyage qu'il fit paraître sous le titre de *Par les champs et par les grèves*. Plus d'un siècle de guerres et de reconstructions, des décennies de progrès et trente années glorieuses ont bétonné la campagne française. En témoigne le tableau de la France que brosse Philippe Fenwick dans *Un théâtre qui marche*, petit récit mordant paru chez Actes Sud. Le propos initial de l'auteur n'a pourtant aucune ambition écologique. Il s'agit pour lui de raconter les aventures de sa troupe de théâtre itinérant. Sous sa houlette et celle de William Mesguich, les comédiens de la Compagnie de l'Étreinte traversent à pied depuis dix ans les campagnes de France. Puisque le public déserte les salles d'un « théâtre autiste » qui n'interprète plus le chant du monde, Fenwick décide d'aller au public. Chaque jour, ses acteurs marchent vingt ou trente kilomètres pour rejoindre le village ou la ville dans lesquels ils monteront l'estrade, dresseront le décor et

paraderont pour convaincre les habitants d'assister au spectacle. La lecture est jouissive pour les drôleries qu'on y moissonne, pour la charge contre l'intellectualisme d'un certain « théâtre engagé » qui confond la scène et le prétoire, pour les sarcasmes à l'égard de ces intermittents qui visent à la fois la liberté du saltimbanque et la sécurité de l'employé de banque. Mais le livre vaut aussi pour la peinture du décor dans lequel les acteurs déploient leur art : une campagne morte, une absurdité gagnée par la laideur, une « forêt de routes » où le piéton fait figure de gêneur. Le cancer pavillonnaire dans lequel règne « la civilisation de l'aspirateur » empiète sur les vieux terroirs. Nombre de villages sont abandonnés par leurs habitants. Des néoruraux les ont réinvestis mais se plaignent du haut de leur pergola du bruit des cloches et de l'odeur de lisier, peu conformes à l'idée qu'ils se faisaient du bucolique, puisque, pour eux, la campagne est un « parc d'attractions ». La télévision a remplacé les veillées, la salle polyvalente la grange des comices. Les fils de Giono et de Roupenel sont devenus des « animateurs de centres socioculturels ». Ronds-points et pancartes servent de nouveaux repères dans l'océan des champs. Dans ce désert, Fenwick allonge le pas, ajuste son masque et frappe les trois coups en criant : « *Debout les morts, réveillez-vous.* » Et l'on se prend d'envie d'emboîter le pas à la troupe de l'Étreinte, pour secouer le manteau de la campagne qui a oublié sa vieille joie et pour combattre cette pollution jamais mentionnée dans les rapports écologiques qui a pour nom la morosité moderne.

\* Écrivain-voyageur